

# Mémoire transgénérationnelle et **rédemption** du passé

**Les travaux de recherche de Karima Ramdani<sup>(1)</sup> portent sur la mémoire transgénérationnelle et le rôle émancipateur de la connaissance historique. De l'Algérie coloniale au contexte français contemporain, elle analyse les représentations des femmes perçues comme musulmanes et souligne l'instrumentalisation qui en est faite pour légitimer des rapports de pouvoir.**

*Dans vos travaux vous pointez la façon dont le statut de sujet est dénié aux femmes perçues comme musulmanes, notamment via des représentations sexistes et racistes, comment ces représentations viennent-elles renforcer les structures de domination ?*

Dans l'Algérie coloniale, on justifie entre autres la présence française dans la colonie par cette nécessité de sauver les femmes musulmanes, se développe alors une rhétorique coloniale autour du slogan « *il faut sauver les femmes musulmanes* », les libérer de milieux familiaux et culturels oppressifs, en particulier d'une religion dite oppressive. Dans la France des années 1970, les femmes françaises « issues » de l'immigration sont à leur tour représentées comme « alibi/alliées » de politiques d'intégration, elles sont perçues comme étant à la fois un élément moteur dans l'intégration des familles et en même temps le résultat d'une réussite de ces politiques. Aujourd'hui, ces représentations fondées sur des *a priori* sexistes et racistes, semblent créer chez certaines personnes



© DK

*Karima Ramdani est docteure en science politique et enseigne en lycée professionnel. Ses travaux explorent les différents processus de subjectivation politique des personnes musulmanes durant les périodes coloniale et postcoloniale. Elle est notamment l'auteur de l'article « Genre, "race" et allochronisme. Les femmes "indigènes" au centre de l'altérité coloniale en Algérie » paru dans Les Cahiers du Cedref.*

une charge mentale, celle de devoir faire plus que les autres pour réussir. Cette « charge républicaine », si je peux dire, qui n'incombe d'ailleurs pas seulement aux femmes musulmanes, mais aussi à toute personne minorisée de par sa culture, son genre, sa classe, etc., prend une dimension particulière pour des femmes perçues comme d'éternelles victimes.

Pour les femmes musulmanes, la « *chance d'être ici en France* » scandée par les autorités, mais aussi les parents, couplée à cette peur « *de ne pas être assez* » ou « *de ne pas faire assez* », peut induire des comportements excessifs et des pressions. Dans cette perspective, l'intégration passe par la nécessité de se faire discrète, de passer inaperçue et de rester bien polie. Une attitude analysée par le sociologue A. Sayad lorsqu'il parle de politesse chez les étrangers, d'un excès de politesse comme étant une concession politique impliquant une neutralité, un silence allant jusqu'à une dépolitisation de l'étranger<sup>(2)</sup>. Prenons l'exemple aujourd'hui des femmes françaises « issues » de l'immigration qui s'expatrient dans les Émirats arabes unis pour atteindre l'ascension professionnelle et sociale à la hauteur de leurs espérances<sup>(3)</sup>. Idéalement, l'expatriation est perçue comme une expérience permettant de s'enrichir au contact des autres, mais surtout de vivre pleinement son identité. Cependant, les postes à hautes

(1) Karima Ramdani est docteure en science politique, elle enseigne en lycée professionnel.

(2) Abdelmalek Sayad, *Double Absence. Des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré*, Paris, Le Seuil, 1999.

(3) Voir sur cette question les travaux de Saba A. Le Renard, *Le privilège occidental. Travail, intimité et hiérarchies postcoloniales à Dubai*, Paris, Presses de Sciences Po, 2019.

responsabilités restent le domaine de certains privilégiés, et même si la nationalité française est un facteur d'ascension professionnelle, il existe des effets pervers peu étudiés. En effet, des responsables de ressources humaines avec qui j'ai eu l'occasion d'échanger, remarquent que les femmes racisées qui s'expatrient ont des difficultés à prendre de l'assurance et à gravir les échelons. Complexées, elles ont peur de ne pas être à la hauteur, ou de dépasser des limites, d'être impolies. C'est comme si elles transportaient ce « bagage républicain » d'excès de politesse et de crise de légitimité, un « syndrome de l'imposteur » complexifié par leurs positions intersectionnelles. Ainsi, elles deviennent silencieuses et surtout médiocres, elles pensent que les autres font mieux, elles ne « sortent » pas du lot, et se confondent souvent en excuses.

**En vous lisant, on comprend que l'Histoire ne peut être dissociée de l'histoire des anonymes, pouvez-vous revenir sur les relations qu'entretiennent micro-histoire et macro-histoire ?**

J'aime beaucoup cette idée de A. Sayad selon laquelle on ne peut pas faire « *comme si la génération nouvelle n'avait pas ses "pieds" trempés dans l'ancienne, n'avait pas grandi immergée dans les comportements, dans les sentiments, dans les attitudes héritées ; c'est encore qu'on puisse, de parti pris, écarter toute question sur la mémoire sociale* »<sup>(4)</sup>. Il évoque la question de la transmission : les petites histoires des petites gens s'insèrent dans une histoire plus globale, dans une mémoire sociale. Dans mes travaux, il s'agit de raconter des micro-histoires en lien avec des macro-histoires, dans une relation réciproque mais asymétrique. L'expérience quotidienne des femmes est influencée par les politiques et les politiques sont influencées par des pratiques et idées des « petites

**« L'expérience quotidienne des femmes est influencée par les politiques et les politiques sont influencées par des pratiques et idées des "petites gens". C'est pourquoi il faut raconter leurs histoires. Prenons l'exemple de la guerre d'Algérie et du rôle des femmes. Pendant longtemps, j'ai entendu l'histoire de cette guerre mais d'un point de vue masculin. Cette partie de l'histoire algérienne et française reste encore très douloureuse à raconter, et de tous les silences que l'on peut imaginer, celui lié aux rôles des femmes est le plus assourdissant. »**

gens ». C'est pourquoi il faut raconter leurs histoires. Prenons l'exemple de la guerre d'Algérie et du rôle des femmes. Pendant longtemps, j'ai entendu l'histoire de cette guerre mais d'un point de vue masculin. Cette partie de l'histoire algérienne et française reste encore très douloureuse à raconter, et de tous les silences que l'on peut imaginer, celui lié aux rôles des femmes est le plus assourdissant. Pour nous, les descendants, les informations sur cette guerre restent rudimentaires, même si la parole se libère. On entend un peu plus parler de ces femmes qui ont pris le maquis, des femmes anonymes qui ont résisté de manière dite passive mais indispensable. Petite, j'ai moi-même entendu l'histoire de femmes qui cachaient des maquisards, qui cuisinaient pour eux, etc., mais cela demeurerait dans la sphère privée, familiale. Transmettre et partager largement ces petites histoires, montrer qu'il ne s'agit pas d'expériences isolées, permettra indéniablement aux générations futures de se réconcilier avec leurs histoires et donc avec elles-mêmes. Le passé, selon Fanon, peut à certains égards, avoir un effet salvateur. Il faut transmettre

aussi bien les traumatismes, les luttes, les résistances, que les actes de soumission, d'acceptation, tous les échecs, car la complexité des gens se reflète dans leurs histoires, dans l'Histoire.

**Vous convoquez le terme « transgénérationnel » lorsque vous abordez la question de la mémoire des luttes, comment définiriez-vous ce concept et en quoi peut-il devenir un outil d'émancipation et de résilience ?**

Le transgénérationnel, comme transmission d'une mémoire, est un terme contemporain qui permet de mettre en avant cette idée philosophique benjaminienne selon laquelle le temps est semblable à une constellation dans laquelle le passé et le présent fusionnent<sup>(5)</sup>. Derrière l'idée de transmission de mémoire, et même de traumatisme qui impacterait le code génétique des membres d'une même lignée, je me suis souvent demandé si on pouvait aussi transmettre une mémoire des luttes. Si nos traumatismes se transmettent et influent sur nos codes génétiques, qu'en est-il de nos luttes, et de nos résistances ? Mes travaux partent de l'histoire des vaincues des vaincus, les femmes « indigènes » algériennes pendant la colonisation française. Et même si le contexte principal d'étude est la colonisation, ce travail n'aurait pas été possible sans les questionnements du présent, sans les polémiques sur les femmes musulmanes, le voile, etc. Si on veut comprendre l'impact de ces luttes sur l'histoire des individus, il faut déjà les connaître, l'excavation des mémoires de luttes est incontournable. W. Benjamin parle de cet appel, celui de la « *rédemption du passé* »<sup>(6)</sup>, la délivrance de ce dernier qui exige la transmission des histoires des vaincues par leurs héritières et héritiers. Les protagonistes de cette histoire ne sont pas des victimes, ce sont des acteurs et actrices qui ont fait, écrit et raconté l'histoire dans sa diversité. Le défi aujourd'hui, pour notre génération et ceux d'après, est d'aider à la libération de cette parole sans tomber dans un héroïsme primaire, dans une histoire mythifiée. Soyons plus rigoureux, évitons la simplicité. Les histoires de famille, ces micro-histoires, sont des héritages lourds de responsabilités qu'il faut transmettre avec justesse. Je plaide pour cette méthode de va-et-vient entre le passé et le présent. Je fais, comme N. Loraux, l'« *éloge de l'anachronisme* »<sup>(7)</sup> permettant de faire des analogies et de faire

(4) Abdelmalek Sayad, « Le mode de génération des générations "immigrées" », in *L'Homme et la société*, n° 111-112, 1994, p. 174.

(5) Walter Benjamin, *Paris, capitale du XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Cerf, 2006, p. 478.

(6) Walter Benjamin, *Écrits français*, Paris, Folio-Gallimard, 1991, p. 433.

(7) Nicole Loraux, « Éloge de l'anachronisme en histoire », *Le genre humain*, n° 27, 1993, p. 23 à 39.

(8) Rainer Maria Rilke, *Lettres à un jeune poète*, Paris, Le Seuil, p. 26, 1929.



*Exposée au musée public national d'art moderne et contemporain d'Alger, en hommage aux combattantes algériennes de la guerre d'indépendance, une reproduction de la dernière lettre, datée du 15 septembre 1957, de la militante au sein du FLN et résistante Hassiba Ben Bouali, adressée à ses parents et jamais arrivée à destination.*

preuve d'audace. Cela implique de confronter des concepts, des disciplines, de la tradition orale avec des écrits. Chercheuse intersectionnelle et interdisciplinaire, on me reproche d'être nulle part et partout en même temps, de mélanger des théories et idées qui ne vont pas de soi. Cette interdisciplinarité longtemps pensée comme un obstacle, je sais aujourd'hui qu'elle fait ma force, mes recherches reflètent ce que je suis : complexe et hybride.

***Vous enseignez dans le secondaire, comment s'y répercutent vos interrogations de chercheuse, sont-elles venues influencer votre posture pédagogique ?***

Être enseignante en lycée professionnel n'a jamais fait partie de mes projets. Je pensais faire carrière dans la recherche, mais les difficultés qui se sont accumulées et la précarité m'ont dirigée vers ce métier. Autant dire, quel choc ! Celui de passer d'un public d'étudiants à des lycéens dont une partie n'avaient pas choisi d'être là et entretenaient un rapport compliqué avec l'école. Les premières années ont été caractérisées par une remise en question constante, des interrogations, et l'étonne-

ment face à autant de violence symbolique. Des années dans la recherche à réfléchir sur le racisme, le sexisme, la reproduction sociale et je me retrouve dans une institution où ces problématiques sont le quotidien : insultes racistes, sexistes, et une accumulation de problèmes sociaux. Progressivement, je me suis posé cette question : en quoi mes travaux de recherche peuvent être utilisés dans mon enseignement ? Comment rendre toutes mes interrogations accessibles à un jeune public ? Mon positionnement a été le premier point de réflexion dans ce nouveau métier, mes origines devenaient un moyen de créer du lien avec mes élèves car je leur ressemblais. Cette ressemblance pouvait être un atout pour me faire écouter. Très vite, je comprends que ces élèves ont besoin de créer un rapport humain avec l'enseignant : il fallait détruire la barrière symbolique maître/élève et accepter de montrer à mon tour mon humanité. J'ai donc réajusté ma posture en classe, indispensable pour être considérée. Le deuxième défi était – et est toujours – de leur montrer que l'Histoire leur appartient, au même titre que la langue française. Dans la continuité de l'écrivain

**« Si on veut comprendre l'impact de ces luttes sur l'histoire des individus, il faut déjà les connaître, l'excavation des mémoires de luttes est incontournable. W. Benjamin parle de cet appel, celui de la "rédemption du passé", la délivrance de ce dernier qui exige la transmission des histoires des vaincues par leurs héritières et héritiers. »**

K. Yacine quand il parle de la langue française comme d'un butin de guerre, il s'agissait pour moi de transposer cela à l'histoire. Ma pratique au quotidien se résume à montrer aux élèves que le passé n'est pas mort, que pour mieux comprendre l'actualité il faut parfois faire un détour par le passé. Progressivement, j'essaie de les convaincre de l'importance de bien écrire, de bien parler, pour s'émanciper. En plus de travailler les outils de langue et la connaissance historique, je leur propose de questionner le monde, de lutter contre les évidences, et d'apprendre à déconstruire. Les ateliers philosophiques que je mène avec mes classes ont pour but de les aider à développer leurs esprits critiques et à mettre des mots sur leurs indignations. La violence verbale et physique quotidienne visible partout dans la société est discutée durant ces ateliers. Il s'agit de questionner leurs interactions, leurs manières de s'interpeller, de penser les relations filles-garçons. Je leur explique comment mon rapport au monde et aux autres a changé grâce à la connaissance, au savoir. J'essaie de leur montrer l'aspect libérateur qu'il peut y avoir à poser des questions, et même s'ils n'ont pas la réponse pour l'instant, j'insiste sur le fait de ne pas se satisfaire des évidences et de questionner sans cesse, d'aller vers ce que le poète Rilke appelle à faire lorsqu'il dit : « ne vivez pour l'instant que vos questions. Peut-être, simplement en les vivant, finirez-vous par entrer insensiblement, un jour, dans les réponses »<sup>(8)</sup>. J'espère qu'en faisant cela ils gagneront en confiance et en estime d'eux-mêmes, car c'est indéniablement le rôle fondamental de l'instruction que de se sentir libre et vivant en posant des questions. ●

**Propos recueillis par Daniel BOITIER, membre du comité de rédaction de D&L et co-animateur du groupe de travail « Laïcité » de la LDH**